

LE BONHEUR DANS LE CRIME

EXTRAITS DU SCÉNARIO DE LONG MÉTRAGE

Très librement adapté de la Nouvelle homonyme de J. Barbey D'Aurevilly
Scénario et dialogues de Dominique Abel

A mon grand-père maternel, Etienne de Lingua de Saint Blanquat, qui m'a fait découvrir l'escrime... puis cette nouvelle. Et à celui qui a été mon «second papa», le papa espagnol, José Luis Barros, « Docteur Barros »

(...)

SEC 3. ALCOVE/INT. INT. JOUR

Un homme d'environ 45 ans, le maître d'Escrime "Pointe Vive", est à genoux au chevet d'un lit. Ses yeux sont pleins de larmes, il regarde celle que nous devinons être sa femme, couchée sans vie dans le lit.

Il prend les mains de la défunte et y plonge son visage.

La porte s'ouvre, il relève la tête, son regard est perdu : Une demoiselle est entrée, portant dans ses bras un bébé endormi.

L'homme se lève, s'approche à pas lents, et prend le nouveau-né délicatement dans ses bras.

POINTE VIVE (dans un murmure) :
Hauteclaire! Tu appelleras Hauteclaire,
comme l'épée la plus adroite qui ait jamais existée...

Fondu au Noir

(...)

(...)

(...)

(...)

SÉQUENCE 8. UN JARDIN EXT/JOUR

Pointe Vive, un peu plus âgé, donne une classe d'escrime à une petite fille d'environ 10 ans dans un jardin.

L'enfant a une petite épée qui semble avoir été élaborée spécialement pour elle.

Durant toute la scène, elle ne perdra pas son expression sérieuse et concentrée.

Mais son père la touche par deux fois avec son épée, la petite devient alors songeuse, complètement absorbée dans ses pensées, ailleurs...

Pointe Vive la gronde :

POINTE VIVE

Et alors Hauteclaire ?! Pourquoi cette absence soudaine ?

Concentre-toi ! Je te le dis tous les jours : tu dois maintenir l'épée plus haute...

Ne l'oublie pas ! Et pense à attaquer, au lieu de partir dans tes rêveries.

L'expression de la petite change en entendant ces mots, non seulement elle revient à la réalité mais semble s'en vouloir de s'être laissée aller...

Ils reprennent leur duel, Hauteclaire s'y livre toute, réussit même à dévier un coup de traite, montrant des réflexes et une vigilance exceptionnelles : son père la regarde maintenant avec satisfaction.

POINTE VIVE

Bien. Très bien : tu vois, quand tu veux...

Elle ne sourit pas, mais il y a un peu d'orgueil dans son regard.

Assis dans un coin du jardin, se trouvent deux amis du père qui observent la scène avec beaucoup d'intérêt. On comprend, à leur seule manière de regarder, que ce sont des connaisseurs, probablement même de vieux escrimeurs.

L'un d'eux se tourne vers l'autre :

AMI DE POINTE VIVE 1 :

Je t'assure qu'elle est extraordinaire.

Un jour elle surpassera notre Maître...

Hauteclaire et son père arrêtent le combat.

Pointe Vive s'approche de ses amis, tandis qu'Hauteclaire s'en va pensive son épée à la main, sans dire un mot

L'un des vieux tireurs l'interpelle en riant :

AMI DE POINTE VIVE 2 :

Hé!, Hauteclaire...

La petite fille tourne la tête vers lui, son air est grave mais ses yeux extraordinairement brillants

AMI DE POINTE VIVE 2 :

Je veux me battre avec toi... Acceptes-tu un duel ?

Hauteclaire ne répond pas, mais tout dans son attitude montre qu'elle est prête à relever le défi.

Fondu au noir

SÉQUENCE 9. UN JARDIN EXT/JOUR

lent fondu enchaîné à

SALLE D'ESCRIME INT/DÍA

Superposition d'images:

avec Le père et la petite fille en duel dans le jardin
 Le père et la jeune fille en duel dans la salle d'escrime.

Nous reconnaissons Pointe Vive vieilli, mais celle qui était une petite fille est aujourd'hui une femme occultée sous un masque d'escrime.

On devine son âge par sa haute taille, ainsi que par la forme de son corps serré dans son corset et ses longues jambes dans ses guêtres.

POINTE VIVE (hors d'haleine) :

Arrête! Tu vas m'achever. Ça suffit pour aujourd'hui...

Hauteclaire s'incline respectueusement vers son père, obéissante, pourtant au moment précis où il lui tourne le dos pour retirer son masque, Hauteclaire lui touche la nuque avec la pointe de son épée.

Pointe Vive reste immobile, figé sous la touche ; bientôt il sourit

HAUTECLAIRE :

Vous achever ? Non. Je ne serai jamais à votre hauteur, Maître...

Le père se retourne lentement vers elle, elle baisse son épée, ils rient alors et se serrent affectueusement.

Un jeune noble penche son visage par la porte, il n'ose pas leur adresser la parole. Hauteclaire est de dos, elle desserre son corset en reprenant son souffle, puis commence à enlever son masque à son tour.

Le jeune homme s'adresse finalement à eux :

UN JEUNE NOBLE :

Messieurs: pardonnez-moi...

Hauteclaire remet aussitôt le masque qu'elle était en train d'enlever et resserre plus étroitement son corset

UN JEUNE NOBLE :

Maestro, nous sommes là dehors, impatients de commencer...

POINTE VIVE (le coupant, un rien ironique) :

Aujourd'hui, vous commencerez avec mon rejeton. J'ai besoin de me reposer.

Dans quelque temps il pourra donner les cours sans moi...

UN JEUNE NOBLE :

Que dites-vous, Maître, vous êtes irremplaçable !...

Les élèves entrent

Pointe Vive va s'asseoir, il étire son cou, se masse les vertèbres.

Hauteclaire, selon le rituel, salue un à un les élèves qui entrent en croisant l'épée avec chacun. Ils répondent à ce salut avec une élégance chargée de respect.

Ils s'échauffent chacun de leur côté.

Hauteclaire passe d'un élève à l'autre avec désinvolture et assurance.

Elle se dirige à eux à voix très basse : le ton est doux et impérieux à la fois.

Un homme arrive précipitamment et se change sur-le-champ.

Dès qu'Hauteclaire le voit elle s'immobilise un instant puis, avec le même ton impassible, à voix toujours basse :

HAUTECLAIRE :

Comte, il serait préférable que vous soyez ponctuel.

Le Comte s'incline

LE COMTE DE S. :

Vous avez raison, je vous demande pardon jeune maître

Pointe Vive se lève à nouveau, et se dirige vers un de ses élèves.

Sans attendre davantage Hauteclaire et le Comte se sont mis un peu à l'écart et commencent à s'entraîner ensemble.

Le Comte de S. manie très bien l'épée, mais Hauteclaire, plus concentrée et tendue avec lui qu'avec les autres élèves, gagne toutes les passes et croise plusieurs fois son épée sur le cœur du comte.

A la fin du duel, le Comte s'incline devant Hauteclaire, puis avec un ton incisif et admiratif :

LE COMTE DE S.:

Il n'y a pas moyen de vous toucher...

Derrière la grille du masque, nous percevons un sourire de délectation mal dissimulé.

(...)

(...)

(...)

(...)

SÉQUENCE 14 SALLE D'ESCRIME EXT/JOUR

Un groupe d'hommes -parmi lesquels nous reconnaissons les nobles assidus aux cours de Pointe Vive- est regroupé devant la porte de la salle d'escrime. Ils sont visiblement en proie au désarroi et à la peine.

Sur la porte de la salle d'escrime close, est affiché un faire-part qui annonce le décès du vieux maître.

Ces hommes viennent de perdre à la fois une personne qu'ils appréciaient manifestement tous, ainsi que le plaisir d'exercer désormais leur activité favorite...

Fondu enchaîné à SEQUENCE 15. PORTE DE LA SALLE D'ESCRIME EXT/JOUR

La même porte fermée. Une note annonce, sans plus d'explications :
"Les classes reprendront le lundi suivant Pâques prochain"

(...)

(...)

SÉQUENCE 18. SALLE D'ESCRIME INT/ JOUR

Dans la salle d'escrime il y a à ce jour presque autant d'élèves que quand Pointe Vive exerçait.

Hauteclaire, son masque sur le visage, se dirige vers le fond de la salle pour décrocher son épée sur l'armurier, à sa place de toujours.

Elle se retourne : plan serré sur son visage... On peut distinguer enfin un peu ses traits, dont se dégage, comme dans l'attitude générale de son corps, certaine expression de défi.

Nous voyons le Comte de S. debout au milieu de la salle, le corps tourné vers elle.

Hauteclaire revient d'un pas lent et assuré vers le centre.

Dans son allure austère et retenue, quelque chose de féminin se dégage pourtant malgré elle : une souveraineté et une souplesse dans les reins qui rappelle la démarche veloutée des félins.

Elle se dirige vers le Comte de S., mais au dernier moment, comme se ravisant, elle commence la classe avec l'élève qui se trouve juste à ses cotés : après avoir croisé les épées rituellement avec lui, elle essaie avec cet élève quelques mouvements qu'elle lui fait répéter plusieurs fois.

Quand elle voit qu'il a besoin de reprendre son souffle, elle passe à l'élève suivant. Par un simple geste de la tête, elle lui indique ses failles et l'invite à recommencer le même mouvement, l'enjoignant à se perfectionner, tout cela sans dire un mot.

C'est maintenant le tour du Comte de S. qui a difficilement dissimulé son impatience jusque là.

Hauteclaire s'immobilise un moment devant lui, comme s'ils se regardaient à travers leurs masques, mais avant de lui donner le temps de réagir, oubliant le rituel croisement d'épées -qu'elle a respecté avec les élèves antérieurs-, elle donne le premier assaut. Le Comte contre attaque tout de suite, comme s'il en allait de son honneur.

Après les avoir vu pris dans leur combat, nous écoutons une conversation entre deux jeunes nobles qui les observent, que nous voyons de trois quart, en amorce.

HOMME 1 :

Depuis que le Comte s'est marié, on ne le voit plus nulle part.
Il n'a pas même assisté au défilé militaire.

HOMME 2 :

La comtesse ne se montre guère plus, on dirait qu'ils vivent retirés du monde, dans leur château...

HOMME 1 (en le coupant) :

Certes, mais vous remarquerez que le Comte est l'élève le plus assidu de ce lieu...
Avec moi!... Je ne l'ai jamais vu manquer une classe.

HOMME 2 :

Oui... Il semble qu'il ait trouvé, avec le jeune maître, un rival à son goût

HOMME 1 :

Regardez-les : ils ont beaucoup de style dans leurs assauts...

HOMME 2 :

Je dirais plutôt ... dans l'art de s'esquiver...

HOMME 1 :

On ne sait pas lequel des deux surpasse l'autre ... mais quel beau duel.

HOMME 2 :

Oui, un duel d'une beauté singulière...

Hauteclaire ne semble pas se rendre compte que le temps qu'elle consacre au Comte est plus long que celui qu'elle consacre aux autres élèves.

De fait l'un d'eux les regarde avec certaine animosité

(...)

(...)

SÉQUENCE 20 PORTE SALLE D'ESCRIME EXT/DÍA

De nouveau un groupe d'hommes, dont nous connaissons déjà presque tous les visages, frappent avec des coups redoublés la poignée de la porte : une petite main de bronze.

La salle d'escrime est fermée.

Si cette fois aussi le désarroi se lit dans leurs expressions, on n'y perçoit pas de peine, sinon plutôt un certain courroux.

Ils ont beau frapper à nouveau, ils n'obtiennent aucune réponse.

Ils parlent avec animation:

HOMME 1 :

C'est impossible ! Personne ne peut disparaître ainsi !

HOMME 2 :

Vous voyez bien que si, et sans laisser la moindre trace !...

Il y en a un qui recommence à frapper, en vain

HOMME C :

Pourquoi insister davantage ?! C'est le troisième jour que nous venons pour rien...

HOMME 1 :

Qu'est-ce qui peut lui être arrivé ?

HOMME D :

Notre ange s'est envolé...

HOMME C :

Notre ange ? Un démon oui !

HOMME D (pince sans rire) :

Je faisais référence, très cher, à cette éternelle querelle... Vous n'êtes pas sans savoir que le sexe des anges n'a jamais été déterminé...

HOMME C :

Pour moi c'est un affront que je ne pardonnerai pas.

Si c'est bien vrai que «rejeton» sait manier l'épée d'une manière étonnante, il n'a néanmoins pas une once de la distinction de son père...

HOMME 1 :

Voyons... Vous parlez sans rien savoir, mes amis !

HOMME 2 :

Personne n'a élevé ce " successeur", comme l'appelait notre regretté Pointe Vive, il n'a pas eût de mère, il est dépourvu de tout usage... Je crains que son père lui ait seulement enseigné l'art du fleuret

Après ces mots, ils se saluent et prennent congé.

(...)
(...)
(...)
(...)

SÉQUENCE 25. ESCALIER INT. CHÂTEAU. INT/JOUR

Un homme, que nous voyons de dos une mallette à la main, monte rapidement un antique escalier : les larges marches en colimaçon partent d'une colonne centrale à double hélice : il s'agit d'un très beau château datant probablement du début de la Renaissance.

Dans sa précipitation, il se trouve nez à nez avec une belle jeune femme qui descend majestueusement les grandes marches, un plateau dans les mains. Ses habits sont ceux d'une domestique, plus précisément ceux d'une femme de chambre.

L'homme, immobilisé et surpris, enlève son chapeau :

LE MÉDECIN:

Bonjour s Mademoiselle, je n'ai pas l'honneur de vous connaître...
Vous êtes nouvelle ici je suppose ?

La jeune femme salue en inclinant la tête, sans lever les yeux du sol, et ne lui répond pas

LE MÉDECIN (confus):

Pardonnez-moi, je ne me suis pas présenté : je suis le médecin de Mr et Mme la comtesse depuis de nombreuses années...

Les yeux de la jeune femme ne se sont pas levés vers lui, et elle ne dit toujours pas un mot

LE MÉDECIN (embarrassé et un peu froissé)

Pouvez-vous me dire si la comtesse se trouve dans sa chambre ?

La femme hoche affirmativement la tête, les yeux toujours cloués au sol. Puis elle salue le médecin en courbant légèrement sa tête et reprend sa marche, laissant le médecin visiblement perplexe.

(...)

(...)

SEQUENCE 28 ANTI CHAMBRE CHÂTEAU DU COMTE DE S INT/ NUIT

Le médecin sort d'une chambre, l'expression abattue. Derrière lui, la belle femme de chambre que nous avons vu dans l'escalier antérieurement, referme la porte.

Maintenant, elle regarde le médecin avec une curiosité si manifeste qu'elle en est presque inconvenante : c'est que la jeune femme sait qu'il ne la voit pas en cet instant

LE COMTE de S. (off) :

Par ici Honoré... Hier vous m'avez m'a promis de me faire l'honneur de rester à dîner ce soir: la table est servie.

LE MÉDECIN :

Très volontiers mon cher comte, il est de plus nécessaire que je vous parle...

SÉQUENCE 29 SALLE À MANGER DU CHÂTEAU DU COMTE DE S. INT/NUIT

Le comte et le docteur sont assis l'un en face de l'autre, la table est éclairée par des candélabres. Un magnifique couvert est servi.

LE COMTE de S. (off) :

Vous la trouvez vraiment si mal en point, Honoré ?

LE MÉDECIN :

Je ne sais quoi vous dire.... C'est le troisième jour que je viens, et je ne réussis pas à faire baisser la fièvre. Vous savez bien que les saignées ne servent à rien, pourquoi devrais-je lui céder ? Elle est déjà si faible, ça ne l'affaiblirait que davantage

Silence

LE MÉDECIN :

Je suis embarrassé... Vous me connaissez, comte, je ne suis pas comme certains de mes confrères qui préfèrent affirmer n'importe quoi plutôt que d'avouer leurs doutes ou leur impuissance, quand ce n'est pas leur incompétence...

Un silence qui se fait lourd.

LE MÉDECIN :

Là c'est encore pire : non seulement je ne peux rien affirmer sans craindre de me tromper, mais je ne sais pas même s'il s'agit de pas grand chose, ou si c'est plus grave qu'il n'y paraît. La toux ne semble pas celle d'une tuberculeuse, mais ce mal à la tête, à la nuque, dont elle souffre constamment, je ne sais pas même de quoi il s'agit et suis incapable de la soulager un peu !

Silence à nouveau : le comte n'a pas changé d'expression, sa figure ne laisse rien entrevoir de ce que ces mots provoquent en lui.

LE MÉDECIN :

Je ne peux affirmer qu'une seule chose : son organisme est très fatigué...

Le comte regarde le médecin légèrement déconcerté, incapable de rompre non seulement son silence mais de prendre une contenance quelconque : comme s'il ne savait pas quoi dire, quoi faire...

À présent la coupe du médecin est servie par une main élégante, bras et poignet sont fins. Depuis le regard du comte nous découvrons alors la domestique qui maintient le regard baissé.

Le comte la contemple un instant puis revient tout de suite vers son hôte, comme si ce seul regard était coupable.

LE COMTE DE S. :

Honoré, ne soyons pas pessimistes je vous prie. Sa santé a toujours été faible
(avec une pointe de sarcasme dans la voix), elle doit compter parmi vos patients les plus assidus!

LE MÉDECIN :

Comte, si vous désirez vous convaincre qu'il ne s'agit que d'un mauvais rhume ou d'une grippe de plus, vous savez bien que là dessus je suis pour le coup radicalement impuissant : chacun n'entend que ce qu'il veut. C'est bien le pire de mon exercice : qu'il s'agisse du malade lui-même ou de son entourage, on ne sait jamais qui veut la vérité ou qui préfère le mensonge...

LE COMTE DE S. :

Honoré! Je déteste le mensonge, et précisément, celui que je déteste le plus, est celui qu'on a coutume d'appeler "le mensonge pieux". Je vous assure que je ne veux que la vérité, pour douloureuse qu'elle soit... Ce que j'ai voulu vous dire, et pardonnez ma maladresse, c'est seulement que mon épouse, derrière son apparence délicate, ainsi que cette vulnérabilité constante, épuisante pour elle et pour ceux qui l'entourent, cache une force de fer qui finit toujours par venir à bout des maux qui semblent la poursuivre.

LE MÉDECIN :

Espérons que ce soit le cas, comte, espérons-le... Il est vrai que ce n'est pas la première fois qu'elle a autant de fièvre, et je me souviens comme elle s'est récupérée bien avant que je m'y sois attendu la dernière fois.

Au moment où il prononce ces derniers mots il lève le regard de son assiette vers le comte, mais alors ce regard se fige, devient stupéfait, on dirait qu'il ne parvient pas à croire ce dont il est témoin :

La jeune femme, tandis qu'elle sert la coupe du comte d'une main ferme, réprime à peine une petite secousse, quand, inclinée dans ce geste, elle effleure avec la pointe de son sein le dos du comte.

Son regard est, comme toujours, baissé, comme s'il s'agissait de la plus docile des domestiques, et pourtant... La voilà qui appuie un peu sa poitrine contre le corps du comte et son émoi est si bien contenu qu'il est seulement trahit par un léger battement de cils...

La même expression de trouble se dessine très subtilement sur le visage du comte qui a lui aussi baissé les yeux à présent. Il dissimule un peu moins bien son émotion que sa servante, et ne peut réprimer un léger tremblement. Il ne semble conscient de rien dans cet instant, pas même de la présence du médecin.

Cela s'est passé en un clin d'œil, mais le médecin a tout vu. La domestique, très maîtresse d'elle-même, est passée de l'autre côté et remplit à nouveau le verre du médecin.

Le comte la couve des yeux, comme hypnotisé, le médecin se racle la gorge pour tenter de le faire revenir à la réalité, à sa présence. Alors le comte, ramenant ses yeux sur Honoré, dit, confus et sans la regarder :

LE COMTE DE S. (le ton se veut autoritaire, il est à peine sec):

C'est bien Claire, inutile de rester pour nous deux,
vous pouvez vous retirer.

"Claire" acquiesce avec la tête et se retire, d'un pas silencieux.

LE MÉDECIN :

Je vous disais donc que j'espère bien moi aussi qu'elle sera bientôt guérie.

Le comte lève sur le médecin un regard absent qui revient à la normalité avec un peu de lenteur.

LE COMTE de S. (avec un ton faussement animé) :

Honoré, elle est entre vos mains et je sais que ce sont les meilleures.

Si vous voulez bien, parlons de votre passion frustrée,
que vous avez tant tardé à me révéler...

Le docteur a les brillants yeux et les pommettes roses.

Il est devenu pensif, on dirait que des tas de questions passent par sa tête, comme s'il avait à faire à une énigme. Il tient son verre à moitié plein et le fait tourner lentement entre ses doigts vers la lumière des candélabres, il le contemple avec un léger sourire sur les lèvres

LE MÉDECIN :

Je n'ai pas d'autre passion que celle que vous connaissez...

Le Comte de S. le regarde perplexe, il semble ne pas comprendre si le médecin fait référence à une femme, ou à un quelconque secret dont il ne se rappellerait pas.

LE MÉDECIN (amusé par l'expression du comte):

La médecine mon cher! Pour elle j'ai tout sacrifié. Si vous faisiez référence à la chasse, ça n'a jamais été une passion, comte. Je vous dirai même plus : quand vous étiez plus jeune, et que vous et vos amis vouliez m'initier à ce que certains appellent «un divertissement», je ne me régalais pas... Je n'éprouve aucun plaisir à voir ces animaux agoniser entre les dents des chiens.

LE COMTE DE S. :

Honoré, je ne sais pas moi-même comment cette distraction pouvait m'amuser.

La chasse est un plaisir pour imbéciles...

LE MÉDECIN :

Ainsi, vous vous considérez comme un imbécile!

LE COMTE DE S. :

Je considère que je l'ai été, mais il est propre à la brutalité et à la stupidité juvénile. C'était tout simplement... que je ne me connaissais pas moi-même.

LE MÉDECIN :

Je me sens honoré, pardon, orgueilleux, de recevoir une confession pareille, et je vous expliquerai pourquoi dans un moment... Mais, dites-moi; vous avez, à l'heure actuelle, une seule passion, n'est ce pas?

Le comte hésite

LE COMTE DE S :

Oui...

LE MÉDECIN :

Ça se voit

Le comte le regarde avec un regard inquiet, et le médecin rit franchement devant l'éloquence ignorée de ce regard.

LE MÉDECIN (voulant visiblement alléger les craintes de son ami) :

Je ne sais pourquoi vous rougissez mon ami, ce n'est pas un péché, c'est une noble passion...

Le comte continue à le regarder avec cette expression abasourdie, presque stupide, ce qui provoque un nouvel éclat de rire d'Honoré

LE MÉDECIN :

Comte! L'escrime est noble, c'est un même un art pour moi ! Si la passion que je vous ai confiée avant ne m'avait pas tant accaparée, peut-être aurais-je été un escrimeur décent...

LE COMTE DE S. (tandis qu'il ressert du vin)

Sûrement Honoré, j'en suis convaincu !

Le médecin rit franchement à nouveau.

LE MÉDECIN :

Comte, vous ne mentiez pas ainsi autrefois, vous n'avez pas honte ?!... Comment aurais-je pu être un bon bretteur avec cette corpulence qui est la mienne?... Mais où avez vous la tête, enfin, je ne vous reconnais pas!... Serait-ce la beauté d'une femme de chambre qui ressemble plutôt à une princesse ? (*il se repent aussitôt*)
Veuillez pardonner cette dernière phrase : il est évident qu'elle porte le service dans le sang...

Le comte ne réagit pas.

LE MÉDECIN :

...Ou est-ce l'état de santé de votre femme ce qui vous altère pareillement ?

Le comte le regarde d'une manière très sérieuse, il ne doute plus que le médecin se moque de lui

LE COMTE DE S. :

S'il vous plaît! Je viens de vous confier ma foi dans le fait qu'elle se récupérera bientôt. C'est à mon tour de vous dire : ne me mentez pas !...Il est vrai que vous m'avez un peu surpris quand vous m'avez dit que ma passion pour l'escrime est si manifeste...

LE MÉDECIN :

Comte, votre passion pour l'escrime ne date pas d'hier et elle est connue par tous.

Vous m'avez confié il y a un moment «*qu'alors, vous ne vous connaissiez pas vous même*», mais déjà à l'époque, lorsque vous m'emmeniez dans vos parties de chasse, vous me disiez que c'était seulement un passe temps et que croiser l'épée vous manquait terriblement.

LE COMTE DE S. :

Certes...

LE MÉDECIN :

Par conséquent quand Pointe Vive, qui repose en paix, a ouvert la salle, personne ne s'est étonné que vous soyiez un de ses disciples les plus assidus.

Le comte ne répond rien.

LE MÉDECIN :

Et quand son digne successeur...

il a dit cela en observant le comte de près, pensant cette fois provoquer une réaction, mais le comte ne réagit toujours pas

Le médecin reprend comme à regret

LE MÉDECIN :

Quand son digne successeur, donc, a ouvert à nouveau la salle, personne ne s'est non plus surpris de votre présence quotidienne

LE COMTE de S. (en le coupant) :

Je ne comprends pas, docteur, quand vous employez le mot «personne», de qui voulez-vous parler ? Il y a longtemps que je suis retiré du monde, je n'ai aucune vie mondaine depuis des années !...

LE MÉDECIN :

C'est vrai! On dirait que vous êtes devenu presque aussi sauvage que moi, ce qui me surprend, et, pour tout vous dire, me fait vous apprécier encore plus, d'autant que c'est rare chez un noble de votre âge...

LE COMTE DE S. :

Vous ne voyez pas le temps passer : je ne suis plus si jeune Honoré, et pensez que depuis l'enfance j'ai été soumis aux protocoles les plus assommants... La comédie humaine m'est devenue chaque fois plus insupportable, je n'aspire donc qu'à me retirer «du monde», si on peut nommer ainsi de celui d'une ville aussi petite et ennuyante que la nôtre...

LE MÉDECIN

Oui comte, mais ce n'est parce le monde cesse de vous intéresser, que vous cessez d'intéresser le monde... Par le simple fait d'être comte...

LE COMTE de S. (haussant les épaules, avec un certain mépris qu'il ne cherche pas à dissimuler) :

Oui, Honoré. Économisez-moi ce que je sais déjà trop, notre mariage a été un supplice pour la comtesse et pour moi. Puisque nous nous comprenons bien vous et moi, laissons donc dire ceux qui veulent dire et laissons-là ce sujet, voulez vous ?.... En ce qui me concerne, ils n'auront désormais plus grand chose à se mettre sous la dent : depuis que la salle d'escrime est fermée, je ne vois plus que mes chevaux et mon épouse.

Honoré plisse ses petits yeux et le considère avec une acuité enhardie... Mais il comprend qu'il ne tirera pas un mot du comte.

LE MÉDECIN :

Et moi! Vous m'oubliez... Vous allez me voir tous les jours tant que votre épouse est malade ! Sauf que moi... je suis une tombe.

Il vide son verre d'un coup

LE COMTE DE S. (riant):

Mais oui Honoré, vous n'êtes pas «le monde» et vous ne pouvez m'en vouloir de ne pas vous avoir pas compté parmi ceux, -veuillez pardonner ma franchise- qu'il me coûte de ne pas mépriser... J'espère vous voir toujours, et plus jamais pour des raisons médicales.

Silence

LE COMTE DE S. (son ton change, brusquement il devient grave):

Honoré, je..., je voudrais pouvoir compter sur votre amitié...
dans n'importe quelles circonstances.

LE MÉDECIN (dans un élan de sincérité):

Vous pouvez compter sur elle, comte... Mais, permettez-moi de vous demander... À quoi dois-je l'honneur de me trouver entre les rares que vous appréciez ?... Bien sûr j'ai été le médecin de toute votre famille avant même votre naissance, et je vous ai connu quand vous étiez enfant...

LE COMTE DE S. (sans le laisser poursuivre) :

Honoré, parce qu'au fil des ans j'ai compris que vous êtes comme moi...

LE MÉDECIN

Comme vous ?

LE COMTE DE S. :

Oui. Un libre penseur.

LE MÉDECIN

Un libre penseur, oui... Mais aussi un humaniste...

LE COMTE DE S. :

En cela nous sommes peut-être différents, oui... Il y a aussi autre chose qu'il m'est difficile de comprendre: cette passion pour la médecine.

LE MÉDECIN:

C'est précisément la même chose ! (*devant l'expression étonnée du comte*)

Je veux dire : ce n'est pas la médecine qui me passionne,
ce sont les êtres humains et leurs maux...

LE COMTE DE S. :

Honoré : je ne peux décidément vous comprendre! Seule la santé est aimable !
L'être humain est déjà si souvent ennuyeux et vulgaire, celui qui a toujours mal quelque part et se plaint: comment pouvez-vous le supporter ?

LE MÉDECIN :

Vous êtes cruel de parler ainsi, à quelques mètres de votre épouse malade...
Comte, vous avez le privilège de jouir d'une excellente santé, mais si demain la maladie vous tombait dessus, vous verriez comme vous changeriez de discours.

LE COMTE DE S. :

Si ma santé venait à me manquer, je vous assure que je me donnerais
moi même la mort.

LE MÉDECIN :

Je connais votre orgueil, je vous ai vu grandir avec, comte ! Mais sachez que de moins orgueilleux disent la même chose, et que c'est assez banal... Pardonnez - moi mais, sur ce terrain, j'en connais un peu plus que vous. Avec tout mon respect : vous n'êtes qu'un homme, et vous seriez surpris de voir comment, vous aussi, vous vous rebelleriez contre la maladie, comment vous vous accrocheriez à la vie, c'est pur instinct chez l'être humain...

LE COMTE de S. (avec un humour un peu sardonique):

Je suis un fauve...

LE MÉDECIN (exultant) :

Chez l'animal encore plus !

LE COMTE de S.

Peut-être suis-je inhumain au point d'être indigne de vivre!

LE MÉDECIN (sans faire cas à ce qu'il estime de la pure provocation) :

Je vous parlais de l'être humain et de ses maux, et vous me parlez des hypocondriaques, des faibles que vous méprisez tant. Pour moi les mystères de l'âme humaine sont et ont toujours été ma passion. Quand je dis «les maux» c'est de ça que je parle, ce que j'ai pu vérifier pendant tant d'années d'exercice de mon curieux métier : oui, comte : j'apprends tous les jours, même dans notre petite province!...

Devant l'expression sceptique du comte

LE MÉDECIN (il baisse le ton et rapproche son visage du comte) :

Oui, comte, parfois je suis saisi devant l'énigme du corps et du cœur humain...

LE COMTE DE S. :

Alors c'est bien la médecine que vous passionne, et moi -remarquez que pour une fois, je me mets entre tous-, nous, ne sommes que de simples instruments d'expérience dans vos mains

Il remplit à nouveau leur coupe

LE MÉDECIN :

Non comte, c'est justement parce que je suis humain qu'ils m'intéressent et me bouleversent parfois. (*Ses petits yeux se plissent, plongeant dans ceux du comte*) : Qui confesse le corps est maître du cœur, et précisément vous...

Le comte le regarde surpris

LE COMTE DE S. :

Moi?

LE MÉDECIN :

Oui vous et votre passion, que je ne nommerais pas, représentez à l'instant,
la quintessence de cette énigme pour moi...

Le comte d'abord stupéfié, rit embarrassé.

Après un silence, faisant à son tour tourner le verre entre ses doigts :

LE COMTE DE S. :

Je ne vous donnerai pas le plaisir de pénétrer dans cette énigme,
ça me gêne même que vous en parliez. Précisément l'énigmatique me passionne
et je me rends compte que le seul fait de prononcer ce mot :
"énigmatique" me semble obscène.

LE MÉDECIN (se levant pour partir) :

Je n'ai pas voulu être obscène, comte. Parfois il arrive qu'on le soit sans même
s'en rendre compte ... Là non plus je n'en dirai pas plus...

Ils se serrent alors la main avec effusion

LE MÉDECIN :

Promettons nous donc de faire attention désormais à ne plus être obscène aux
yeux de l'autre... Et... oui, vous pouvez compter sur mon amitié... (un
silence) ...dans n'importe quelle circonstance.

Il s'éloigne en disant ces derniers mots

LE COMTE DE S. :

Honoré!

Le médecin tourne son visage vers le comte

LE COMTE de S. (en prenant sa respiration, avec bravoure) :

Je voudrais davantage...

LE MÉDECIN :

Davantage ?

LE COMTE de S. (ému) :

Oui. Je voudrais ... votre complicité.

Le médecin s'est arrêté et regarde attentivement le comte dans les yeux.
Le comte soutient ce regard; il y a un long silence.

LE MÉDECIN :

Comte... Je suis médecin et je m'acquitterai de mon devoir comme tel par dessus tout et jusqu'au bout. Mais ... à part ça, par cette drôle de passion que j'ai pour les passions des autres, par ce mystère humain qui m'a été donné d'observer plutôt que de le vivre moi-même : ...oui, je serai votre complice. Et maintenant je vous prie de me laissez partir seul, sans déranger personne pour m'accompagner.

Merci de le comprendre.

Il se retourne et part, laissant le comte de S. dans un état de grande agitation, on ne sait pas si c'est la conséquence de ce qu'il a osé lui demander, ou à cause de la réponse obtenue.

SÉQUENCE 30. EXTÉRIEURS. CHÂTEAU EXT/NUIT

La nuit est très obscure.

Le médecin marche dans la pénombre, à sa seule démarche on comprend que lui aussi est sous l'emprise d'un impact émotionnel fort.

À cause de l'obscurité, peut-être aussi un peu à cause de son état intérieur, il a du mal à retrouver l'écurie.

Enfin trouvée, il se dirige sans mal vers son cheval: les deux se sont reconnus tout de suite. Il caresse la tête de l'animal, heureux de le retrouver.

Il monte en selle et repart à pas lents, il semble très fatigué.

Au bout de 50 mètre environ, il se retourne pour contempler derrière lui cette grande masse noire avec ses tours : le château plongé dans la nuit profonde.

Soudain il aperçoit une lumière qui provient d'une tour plus lointaine, la plus éloignée de la tour où se trouve la salle à manger où ils ont dîné, celle des habitations du comte et de la comtesse.

Il arrête alors son cheval et lève son regard vers le ciel.

À nouveau il fixe cette lumière lointaine...

Il semble paralysé, comme retenu par quelque motif, en proie à un dilemme.

Finalement il se décide, tourne son cheval et rebrousse chemin.

Un sentier étroit croise sa route, un sentier qui semble précisément aller dans la direction de l'autre partie du château, celle de la tour. Dubitatif encore un moment, il le prend.

Le silence est total, on entend seulement les sabots du cheval sur le sol de terre humide, quelque arbuste écrasé. Quelque fois aussi le bruit d'une branche qu'Honoré est obligé d'écarter pour pouvoir avancer dans l'épaisseur chaque fois plus grande de la végétation qui ne fait que croître à mesure que la tour se rapproche.

Pris chaque fois plus dans la broussaille, le médecin s'arrête à nouveau, il doute, il est sur le point de revenir vers le grand chemin du château, celui qui conduit à la ville.

Il fait tourner le cheval, et finalement accompli un tour complet sur lui même puis reprend, avec de plus en plus de précaution, sa marche vers la tour.

Quand il arrive plus près on commence à entendre un son difficile à identifier. Peu à peu, comme il avance, ce son devient plus net : ce sont des coups assez réguliers frappés sur le sol.... Voilà qu'un autre bruit vient nous parvenir: celui d'épées qui se croisent et s'entrechoquent.

Le médecin continue, il semble happé à présent vers la lumière et se prend quelques branchages en pleine figure, ce qui l'oblige à modérer son pas et cette curiosité immense et inconsciente. La porte fenêtre à deux battants est ouverte sur un balcon de fer forgé. Ce bruit répétitif qu'on a entendu d'abord bas, puis de plus en plus fort, est maintenant parfaitement identifiable : ce sont des pieds d'escrimeurs qui frappent le sol.

Le médecin, maintenant à quelques mètres en dessous de la fenêtre, s'est arrêté. Il découvre le comte de S. : il le reconnaît tout de suite même à travers le masque ; il est en plein combat, haletant. Bientôt les mouvements du duel lui permettent de découvrir son adversaire: malgré son masque, il reconnaît aussi rapidement la haute figure d'Hauteclair, ses longues jambes moulées dans ses collants et ses guêtres.

Sur le visage du médecin se dessine tout d'abord une stupéfaction qui se transforme bientôt en fascination.

Il y a alors un arrêt dans le combat, un silence suivi d'une expiration.

Le médecin les voit retirer leurs masques, exultants, puis ils laissent délicatement tomber leurs épées au sol.

Face à face, ils se regardent sans bouger, reprennent leur souffle.

Une jubilation sourde, impétueuse, monte entre eux, les possède.

Voilà qu'Hauteclair avance lentement vers le comte tandis que celui ci recule, toujours face à elle. Ces yeux en amande ne regardent plus le sol : ils vont droit dans ceux du comte, extraordinairement brillants et profonds : une flamme entre

deux paupières bien dessinées. À mesure qu'elle se rapproche de son pas félin qui part de l'intérieur même de ses reins souples, le comte recule doucement jusqu'à heurter la balustrade du balcon. Là elle le rejoint et ils se fondent bientôt dans un corps à corps qui culmine dans la fusion d'un baiser interminable.

Le médecin, en bas, caché derrière les feuillages, ému et confondu, baisse la tête. Puis, avec la plus grande discrétion possible, il tourne la bride de son cheval et s'en va à petits pas. On dirait qu'il a honte d'avoir été témoin de la plus sublime et la plus secrète intimité.

(...)

(...)

(...)

(...)

(... jusqu'à la fin: **SEC 41**)



© Dominique Abel